

Rapprocher traducteurs et technologie

Les traducteurs savent tous qu'ils doivent se familiariser avec les aides informatiques, parfois à leur corps défendant. Ce que la plupart d'entre eux ignorent, c'est que les concepteurs de ces outils ont besoin que les traducteurs leur expliquent le fonctionnement de leur activité professionnelle.

TRANSLATION is... what translators do!
C'est par cette phrase choc que Martin Kay accueillait son auditoire à l'Université de Montréal en mars dernier. Président de l'International Committee on Computational Linguistics, pionnier de la technique du *chart parsing* et des grammaires d'unification et actuellement chercheur chez Xerox, Martin Kay milite pourtant afin de convaincre ses collègues que la traduction est une activité qui n'est pas fondamentalement linguistique, mais... traductionnelle.

Circuit : Comment se fait-il qu'un infolinguiste comme vous ait des vues aussi éclairées sur la traduction ?

Martin Kay : C'est sans doute que je suis venu à l'infilinguistique par un chemin assez inattendu. Dans les années 50, j'étudiais à l'université de Cambridge les langues, principalement médiévales, et j'étais probablement destiné, comme plusieurs de mes collègues, à une carrière de traducteur ou d'interprète. Par le hasard d'un prix que j'avais remporté grâce à un article humoristique sur la TA, Margaret Masterman (directrice du principal programme britannique de recherches en TA) m'a invité pour constater que la TA était un sujet dont il n'y avait pas de quoi rire... Et le plus drôle, si l'on peut dire, c'est que je me suis retrouvé à travailler dans son équipe. Et de fil en aiguille, j'ai fait carrière...

C : Que pensez-vous de l'état actuel de la TA ?

M.K. : La TA n'a pas tellement évolué depuis deux décennies. Au début de ma carrière, je ne croyais pas à la possibilité d'une TA de bonne qualité sans intervention humaine. La suite des événements, malheureusement, m'a donné raison. Le moins mauvais des systèmes de TA est encore le vieux Systran, qui date des années 70 mais dont on améliore encore le dictionnaire et les mécanismes grammaticaux.

Il y a très peu d'idées nouvelles en TA. Les méthodes récentes à base de statistiques ont connu une certaine vogue, mais elles sont bien trop loin d'offrir des résultats

comparables à ceux des systèmes de TA courants. L'idée la plus intéressante que je connaisse est celle de la TA par analogie avec des exemples de traduction passés.

C : Est-ce la faute aux linguistes ?

M.K. : Les linguistes font leur travail correctement, qui est de décrire le potentiel de sens d'une phrase. Or, plus ils raffinent leurs modèles, plus le nombre d'interprétations augmente, ce qui ne fait que compliquer le problème.

Une fois que le linguiste a décrit le potentiel de sens d'une phrase, ce n'est plus à lui de désigner l'interprétation correcte. Ce n'est pas un travail de linguiste, et ça ne tombe en fait dans aucune discipline précise. Bien sûr, on évoque l'intelligence artificielle (IA). Mais l'IA est une catégorie fourre-tout dans laquelle on s'empresse de reléguer les problèmes trop coriaces. Et du reste il faudrait, pour la TA, modéliser l'ensemble de l'esprit humain, ce qui extrêmement prématuré pour une discipline naissante comme l'IA.

C : Les projets de recherche en TA ne gagneraient-ils pas à avoir des traducteurs parmi eux ?

M.K. : Certainement, bien que la chose soit peu répandue. J'ai moi-même fait une recommandation en ce sens à un groupe de recherche en Allemagne, et l'on m'a écouté. Mais il y a malheureusement

« On peut travailler intelligemment avec les moyens du bord, tout comme on peut mal employer des outils perfectionnés. »

une distance assez grande entre ce que les traducteurs sont capables de dire sur leur fonctionnement, d'une part, et les préoccupations technologiques inhérentes au système. Il y a un rapprochement à opérer, mais on est encore loin du compte. Les traducteurs n'ont pas encore appris à déchiffrer leur fonctionnement et à le transcoder en descriptions technologiquement exploitables.

C : Donc pas d'espoir pour bientôt ?

M.K. : Non, la TA est plutôt en crise. Et pourtant les besoins sont criants. Je vois deux avenues. La première, c'est de déve-

lopper des systèmes capables de transcrire les difficultés du texte à traduire en questions relatives au sens de ce texte, puis de poser ces questions à un humain qui connaît la langue (et le domaine) du texte. Une telle séance de questions et réponses sera certes fastidieuse et peut-être plus longue que le temps nécessaire à un traducteur pour obtenir le même résultat. Mais, au moins, on ne monopolise pas les compétences (rares compte tenu des besoins) d'un traducteur. En outre, cette méthode peut se révéler fructueuse s'il est question de traduire un texte vers plusieurs langues.

C : Et les aides informatiques pour les traducteurs ?

M.K. : J'y arrive justement. Je suis plus confiant que jamais à ce chapitre. Je viens justement de voir au CITI* quelques outils intéressants, comme l'alignement en bitexte, et aussi l'utilisation du bitexte comme outil de contrôle de l'uniformité (si tel terme est présent dans la phrase LD, tel équivalent devrait normalement se trouver dans la phrase LA) ou de faux-amis (si tel mot se trouve dans la phrase LD, tel mot ne devrait pas se trouver dans la phrase LA)...

C : Mais il y a très peu de chercheurs universitaires qui travaillent à de tels outils.

M.K. : C'est juste. Il faut comprendre que, pour un linguiste, développer des aides à la traduction n'est pas un travail tellement intéressant, car les linguistes ne sont pas motivés par l'automatisation des tâches qu'ils ne comprennent pas. Le CITI est un des rares centres de recherche en TA à se consacrer à des outils de ce genre.

C : Les fonctions que vous décrivez ne sont pas de très haute technologie...

M.K. : Justement. Et je constate une récente tendance aux États-Unis à orienter une partie de la recherche vers des méthodes superficielles permettant de traiter des données très étendues plutôt que des méthodes pointues permettant de traiter des données très restreintes.

Par ailleurs, les traducteurs peuvent aussi suppléer au manque relatif d'outils en adoptant des techniques de travail qui tirent parti des fonctions de leur traitement de texte, par exemple. On peut travailler intelligemment avec les moyens du bord, tout comme on peut mal employer des outils perfectionnés. Et cela, c'est aux traducteurs de s'y mettre. ■

Claude Bédard, trad. a.

* Centre d'innovation en technologies de l'information, précédemment appelé CCRIT.